

Rose minuit

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Passer la nuit
Stéréoscopie

MARINA DE VAN

Rose minuit

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2016

LES premiers jours, je ne comprends rien à ce qui s'est passé. J'apprends que j'ai eu un accident cérébral, que je suis tombé, mais je ne me souviens de rien. Le plus loin que je me remémore, je rangeais mon courrier et je me suis déplacé pour aller boire un verre d'eau dans la cuisine. Et puis je ne me rappelle plus. Je me suis réveillé dans cet hôpital, dans la section Réanimation, et les médecins m'ont parlé, les infirmières m'ont entouré, on a évoqué mon accident. Je ne souffre pas mais je suis très faible. Je contiens mon angoisse en me disant que je n'ai pas de séquelles. Mais si je me sens relativement dispo, en mon for intérieur, je vis très mal cet incident. Je me sens en colère, humilié. Je refuse les visites. Toute la journée, en somnolant sur mon lit dans l'odeur médicale du département stérile, je remâche l'événement comme un désaveu de ma dignité, de ma combativité – de cette ténacité qui m'a toujours réussi et porté ma vie durant, même dans les circonstances les plus dures. Beaucoup d'images de mon passé me reviennent. Je revois des atmosphères de mon enfance, je m'efforce de ne pas m'y appesantir. Je revois la cuisine, ces livres de prières en latin sur lesquels on m'obligeait à me pencher. Je me rappelle de ces moments passés dans la cour à regarder la rue, où je n'avais pas le droit d'aller – à regarder ces enfants que je n'étais pas autorisé à côtoyer. Je n'étais même pas scolarisé, on ne me l'avait pas permis. Je me rappelle des jeunes filles qui passaient dans la ruelle, ces adolescentes à peine pubères qui me fascinaient et que je désespérais de jamais connaître. Je me souviens de mon adolescence, des foyers municipaux, de la violence

des rapports, de l'âpreté des matières : les draps rêches, les bouillons fades et brûlants, et puis de ces jeux avec mes camarades, ces ballons de foot improvisés – parfois de simples conserves. Je me souviens de ce goût du sport et surtout de ce goût de la bagarre qui se développait en moi et qui me porta ensuite à faire partie de l'équipe de foot de la sélection régionale puis nationale. Le foot se pratiquait là avec de vrais ballons, à un haut niveau de compétition. J'aimais sentir le gazon crisser sous mes crampons, j'aimais la course, les heurts brutaux avec d'autres joueurs, les chutes, les entorses – j'aimais autant le plaisir du sport que ses douleurs, et la promiscuité des vestiaires, ces corps dénudés, encore essoufflés, qui sentaient l'effort et la sueur, riant et gueulant pour décharger un reste d'énergie ou savourer une victoire. J'aimais les rosses, les altercations, la virilité odorante de ces moments, et l'aura qu'elle nous conférait, dans les bars et les restaurants où nous allions nous saouler et draguer les filles. C'était une autre bagarre pour que nos proies sautent le pas – je dégrafais des corsages dans les lumières tamisées des pubs, pressais des tailles, je volais des baisers, j'étouffais les protestations d'une morsure.

Je ressasse aussi les souvenirs de mes années d'études, après le bac, et la charge de travail harassante de ce cursus d'ingénieur, ajoutée à la pratique professionnelle du sport. Tous ces souvenirs ne riment à rien et ne m'émeuvent pas, mais ils sont l'illustration du combat mené depuis toujours, dont ce séjour à l'hôpital semble être le démenti, la négation caricaturale – ma vieillesse est un tel désaveu ! Je me souviens de mes années de labeur dans cette société de techniciens que j'ai plus tard quittée pour fonder ma propre structure. Je ressasse l'atmosphère de course qui entourait alors mon travail : ces rendez-vous

conduits dans l'urgence, comme un match, avec cette nécessité constante de convaincre, d'inspirer confiance, d'arracher des contrats, d'emporter le morceau – surmonter les obstacles, encore et toujours. Oui, toutes ces bribes du passé ne me mènent nulle part (je redoute si fort leur bouleversante suavité!), sinon à me remémorer la prégnance de la lutte dans ma vie, et l'absurdité de cet accident où quelque chose a tourné court, hors de ma portée, hors de ma conscience et de ma volonté – quelque chose d'infime et de définitif à la fois, qui me cloue à ce lit d'hôpital comme si je n'étais, en définitive, et pour prix de la vie menée, qu'un homme nul.

Les soignants eux-mêmes ne m'aident guère à comprendre ce qui m'arrive. Je questionne sans relâche le médecin sur les causes de cet accident. Ses réponses évasives m'excèdent, tout comme la relative séduction de son visage, encore préservé. Fort de cette relative jeunesse, et de son savoir exhaustif, il feint de ne pas comprendre que quelque chose a forcément dû provoquer le bug qui s'est produit, qui ne relève certainement pas du mot ridicule derrière lequel il abrite sa désinvolture: "sénescence..."

Lassé par ma fièvre, le médecin hausse les épaules avec une moue dubitative. Les mains sur ses hanches cernent un ventre exubérant, son visage est lesté par une barbe courte et clairsemée, ses traits légèrement marqués par l'âge ou l'empâtement; il a la cinquantaine.

Il conclut sa mimique par ces quelques mots:

– Ce sont des choses qui arrivent, vous savez. Et puis, vous n'êtes plus tout jeune.

Je reçois cette saillie comme un coup en pleine poitrine, il me semble rougir sous l'affront. Comment ose-t-il railler ma vulnérabilité?

– Vous non plus !

– J'en conviens, mais c'est vous le malade...

– Cela ne veut pas dire qu'on doive me regarder comme un grabataire, comme un vieillard !

J'ai presque crié. Je peine à exprimer le sentiment de violente injustice que je ressens. Je suis las de ces paroles négligentes, qui me renvoient à mon âge comme à un fait marquant ; il se confond avec un rôle d'emprunt, que je refuse de tenir. J'ignore ce que cet homme d'âge moyen fait de sa vie, mais il ne semble guère comprendre que je tiens à affirmer ma vitalité, comme une jeunesse véritable et conquise de haute lutte ! Pourtant, je n'ai pas chômé. Toutes ces années, malgré les dégâts infligés par le temps à mon apparence, j'ai affermi mon caractère et mon esprit critique, mon indépendance intellectuelle. Mon intelligence s'est affûtée, ma sensibilité s'est déployée, elle a fleuri ; je n'ai jamais été aussi à même d'apprécier une odeur, une saveur, la brise du soir, la couleur d'un ciel, la tessiture d'une voix. Mon humour s'est affiné, nourri par une perspicacité qui innerve les articles économiques que je rédige, parfois aussi musicologiques. Je caresse le projet d'une seconde carrière, où l'épanouissement de ma nature saurait faire la différence. Je voudrais devenir plasticien. Je ne crains plus la désapprobation, le conflit, le mépris... Tel que je me trouve aujourd'hui, sur ce lit malencontreux, je suis mûr pour la vie.

– Eh bien... Tant mieux, monsieur Presson, si vous vous sentez en forme. De mon côté, je ferai le maximum.

Embarrassé, il quitte la pièce alors que je tremble. Mon excitation est aussi enivrante que perturbante. Il est difficile de formuler sans un soupçon de ridicule la puissance de l'énergie vitale qui bout en moi, la violence de

mes appétits et de mes ressentis – cette force intérieure qui contraste tant avec la posture d’homme défait que l’âge et le corps médical voudraient que j’endosse.

Quand le soir tombe, je pense à ma femme, Rose, à ce crépuscule que nous avons contemplé ensemble, dans un jardin public, il y a quinze ans. C’était le jour où nous avons appris sa maladie. Je me rappelle l’hôpital où je l’accompagnais, avant d’y venir lui rendre visite quand elle n’en a plus bougé. Je me souviens de ma douleur, de ma tristesse à la voir mourir, de mon sentiment d’impuissance. Je me rappelle cette odeur de désinfectant qui domine aujourd’hui ma propre chambre. Je me remémore les années heureuses de notre mariage, mon amour pour elle, dont je ne me suis jamais éloigné, que je n’ai jamais trompée. Devant l’imminence de sa mort, je me souviens de mon formidable appétit de vie et de sexe. Je sentais cette poussée de sève chaque fois que je rentrais de l’hôpital, où je l’avais vue amaigrie et affaiblie. Je pensais à des images érotiques, je me masturbais souvent, j’avais soif de chairs tendres, de jupes. C’est ensuite, quand je suis devenu veuf, que s’est instaurée chez moi cette habitude de convoiter nombre de femmes, de me retourner sur toutes celles qui étaient apprêtées. C’est devenu une espèce de passion. C’était une forme de réincarnation peut-être, la façon dont la féminité détruite de mon épouse essaimait dans les corps plus sains et plus jeunes de mille autres femmes. Après sa mort, la simple observation de cette féminité suffisait à me bouleverser, à entretenir mon goût de vivre malgré le veuvage. J’ai développé beaucoup d’amitiés féminines, sans que cela débouche toujours sur une étreinte – simplement pour le plaisir d’entendre des voix, de sentir s’exprimer le regard d’une femme

sur le monde, sur les hommes, sur l'amour, sur le plaisir sensuel dont l'appétit m'affectait encore et restait souvent inassouvi, à mesure que je prenais de l'âge. Je suppose que parmi les visites éconduites qui ont eu lieu ici, depuis mon accident, beaucoup de ces jeunes femmes se sont présentées, alertées par des amis proches. Mais je ne me sens pas en état de les recevoir, je n'ai pas envie d'être vu dans ce triste pyjama et dans cette chambre appareillée, chargée des relents de médicaments et de mauvaise graisse. Je n'ai pas envie de me montrer diminué. Je crains peut-être que ce que je peux conserver d'attrayant ne s'évanouisse devant le spectacle de ma fragilité, de ma vieillesse exubérante – enfin officielle. Il me semble qu'une infirmière m'a murmuré l'autre fois que ma fille aussi était venue. Je n'ai pas répondu, j'aurais aimé lui dire : c'est impossible, ma fille est morte il y a longtemps. Mais je me suis tu, j'ai feint de ne pas avoir entendu sa phrase. La consigne de ne recevoir personne était de toute façon donnée, l'infirmière n'a pas insisté. Dans cette solitude, j'attends mon rétablissement, dont je ne doute pas. Je ne pense guère à la mort, je ne me sens pas vraiment concerné. Je n'ai que 75 ans et, à mon sens, encore beaucoup d'années à vivre. Je trouverais désuet de décéder maintenant, un peu comme une faute de goût. En somme, je n'ai pas peur : j'interprète cet accident comme un camouflet, qui restera une anomalie dans un parcours que je ne m'imaginais pas clore.

Ici cependant, les livres me manquent, et bien davantage encore la musique. S'il est une chose que j'ai passionnément aimée depuis ma jeunesse, c'est le chant, l'opéra. Rien n'exprime l'émotion comme la vibration d'une voix, ses inflexions, sa puissance déchirante. Les voix de

femmes, surtout, me bouleversent et me capturent. J'ai aimé écouter l'opéra, tant dans la solitude de mon salon que sur les sièges infects des lieux qui lui sont dédiés. Le plaisir commençait dès que je touchais le velours rouge de mon dossier, que les lumières s'éteignaient, que les figures souvent hiératiques des chanteurs, droits et tendus comme des cordes autour de l'émission de la voix, apparaissaient sur scène. Combien de fois y ai-je traîné Rose, qui bâillait dès le second acte, ou ma fille qui gigotait sur le siège dur ? Pour ma part, dès que la musique débute, il n'existe plus ni lieu ni temps. Je m'oublie, j'oublie le velours rêche et ferme sous mes fesses, la chaleur du manteau ramassé sur mes genoux et la moiteur de mes mains. Il n'y a que l'infini, l'éternité du son, sa mélancolie poignante au moment où il se brise, sa joie éclatante lorsqu'il prend de la puissance. J'ai aimé presque tous les compositeurs, avec une tendresse plus prononcée pour Verdi, dont la fécondité et l'énergie, jusque dans le grand âge, m'ont toujours paru un modèle et l'illustration de ce torrent sublime, presque surnaturel, qu'est la création musicale, surtout dans la forme hybride de son accouplement à une dramaturgie théâtrale.

Après quelques jours languissants, une semaine peut-être, on me change de section : je quitte le service de Réanimation pour rejoindre l'hôpital général. Je traverse cour et couloirs dans un fauteuil roulant, poussé par un infirmier, et je tiens sur mes genoux une grosse couverture contre le froid ainsi que mes affaires jetées en vrac. La nouvelle chambre est moins oppressante, moins techniquement équipée, et l'unité n'est pas stérilisée. Je me délasse toute la matinée en regardant le petit

poste de télévision. Et l'après-midi, repu par un déjeuner infect, avalé de force, je reçois de la visite. Les visiteurs ne sont pas ici filtrés comme dans le pavillon des mourants. On frappe à la porte et on se poste sur le seuil – je distingue aussitôt une très jolie jeune femme avec qui je bois régulièrement de la vodka, pour parler de ses frasques et de son mariage infortuné. Je lui souris, elle est belle à croquer. Je fronce les sourcils en apercevant près d'elle un tas mal fagoté. Cette autre femme est trapue, vêtue dans des teintes grises et beiges. Son pull artisanalement tricoté est tendu sur sa poitrine proéminente et lui donne l'air d'un gallinacé. Elle semble sortir d'une autre époque. La jolie jeune femme, Jeannette, me sourit et me dit qu'elle va d'abord me laisser voir ma fille. Je me renfrogne, je ressens pendant quelques secondes une profonde confusion mentale, un dégoût violent – je réponds que je n'ai pas d'enfant. Le tas se décompose : elle me dévisage, questionne mon sérieux, affirme qu'elle est venue voir son père malade. Je ne bronche pas, je maintiens que je n'ai pas de fille et que je ne reçois que les femmes séduisantes. Inquiet, le laideron cherche une infirmière des yeux. Le désarroi sur son visage arrête une belle blonde en blouse, auprès de laquelle ma fille s'épanche à voix basse. Étonnée de ce qu'elle entend, l'infirmière pénètre dans ma chambre.

– Eh bien monsieur, vous ne reconnaissez pas votre fille ? Vous n'aviez pas de séquelles hier !

– Je n'ai pas d'enfant...

Je répète cette phrase obstinément, malgré la peine causée à ma fille, Florence. De fait, je la reconnais bien, mais je ne peux pas la sentir. Il me paraît judicieux de feindre une séquelle de l'AVC, en cet endroit pénible de ma mémoire. Je suis d'ailleurs surpris de sa présence,

nous avons rompu tout lien il y a dix ans, sans souffrance aucune pour ma part.

Cette rupture s'est produite quelque temps après le décès de ma femme. Florence et moi avions dîné à La Coupole, où j'avais pris mes habitudes de veuf. Je me rappelle qu'elle avait mangé une sole et que l'odeur du poisson m'avait écœuré, se mélangeant au dégoût que j'éprouvais pour sa mine empourprée, ses vêtements qui évoquaient la toile de jute, son babil. Je ne me rappelle plus les propos échangés, mais, au détour d'une phrase, je me souviens d'un éclat qui était l'aboutissement de la colère, de la rancune, et de l'ennui accumulés en moi. J'étais excédé, ses expressions et sa voix m'étaient devenus insupportables (même son souffle légèrement obstrué et un peu court s'était mis à me taper sur les nerfs). Nous étions dans la voiture. Assise, elle tenait son sac serré sur ses genoux. Je lui ai dit que je ne voulais plus la revoir. Je ne sais pas si j'ai exprimé mes griefs, si je lui ai reproché la mort de ma femme. Je me souviens juste des larmes tremblant dans ses yeux, de son corps crispé autour de sa boule de cuir. J'ai moi-même ouvert la portière passager en me penchant par-dessus ses genoux et ses mains crochetées au sac pour actionner l'ouverture. Elle est descendue et elle est restée immobile, debout sur le trottoir, à regarder la voiture tandis que je redémarrais pour m'éloigner. Pendant le reste de mon trajet et les 48 heures suivantes, j'ai été hanté par le souvenir des bons moments passés avec elle. Je me souvenais de ses traits minuscules et délicats, à quelques mois; du vacillement de ses premiers pas, quand elle se jetait en avant vers un objet convoité, avant de fléchir et de s'écraser sur les fesses, surprise et larmoyante, mais facile à égayer d'un baiser. Je me souvenais de sa toute